

Brélévenez

L'Eglise
de la
Sainte Trinité

Lannion Côtes-d'Armor

Brélévenez

Pour une visite et un souvenir.

Adossé à un pilier du haut escalier, un charmant groupe
style XV^e siècle.
La Vierge, l'enfant Jésus et son Baptême.



Brélévenez

Pour une visite et un souvenir

"J'ai vu tout le Moyen Age évoluer autour de la vieille église des Templiers, le long des escaliers de pierre qui y conduisent et des petites maisons qui y grimpent de palier en palier".

Comme l'académicien voyageur André Bellessort (1866-1942) qui passa sa jeunesse à Lannion, nul ne peut rester insensible à l'harmonie de ce site de Brélévenez, ce "mont de la joie", silhouette que l'on n'oublie pas, se découpant sur cette butte de Crec'h Tanet (le "sommet enflammé", souvenir peut-être d'un vieux culte païen du soleil ou du feu), dominant la vallée du Stanco. C'est du reste à partir d'ici qu'il faut pèleriner vers Brélévenez, gravissant les 142 marches de l'escalier de La Trinité, perspective marquée au départ par la croix de Saint-Mathurin, taillée en 1583 et implantée jusqu'en 1892 sur la place du bourg.

L'église de Brélévenez, bel édifice en forme de croix latine, trouve ses racines à la fin du XII^e siècle : le granit rose de la côte s'est allié, au cours des siècles et des travaux, au schiste vert pastel extrait des flancs de





Crec'h Tanet.

On ne sait qui a décidé, à la fin du XII^{ème} siècle, d'entreprendre la construction d'un sanctuaire sur cette butte surplombant Lannion, une église qui, au XIV^{ème} siècle, fut reconstruite en grande partie en utilisant le schiste vert... Et pendant tout ce temps, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, l'église paroissiale était à une demi-lieue de là, au village du Rusquet. Alors, pourquoi ce choix ? L'emplacement stratégique n'y est pas étranger, la puissance financière des bâtisseurs non plus.

Les historiens, suivant leur école, avancent des thèses différentes. Pour les uns, il s'agirait de l'un de ces ordres militaires qui, après les Croisades auraient eu pour mission de défendre Jérusalem contre les Turcs : les Templiers, déjà propriétaires de plusieurs domaines en Bretagne. Pour les autres, il s'agit des chevaliers de l'ordre de Montjoie (*Brélévenez*, en breton, signifie "Mont de la Joie").

Mais ces deux ordres s'évanouirent rapidement... alors on peut penser que les bâtisseurs furent les Trinitaires, "un ordre fondé par saint Jean de Matha pour la rédemption des captifs ; rue de La Trinité, escalier de La Trinité, croix Saint-Mathurin... les Trinitaires étaient aussi appelés Mathurins, du nom de leur couvent parisien dédié à Saint Mathurin".

Alors, Templiers, Chevaliers de Montjoie ou Trinitaires ?

Au choix...

Bonne visite !

L.C.D.

Visite extérieure

Levons d'abord les yeux sur le clocher. Un clocher à l'élégante silhouette dans sa robe de granit rose, caressée au soleil levant et dorée aux feux du couchant ; elle chante depuis le XV^{ème} siècle, là-haut sur la colline, la jolie tour aux deux étages à balustrade



avec sa flèche octogonale ajourée, veillant encore la nuit sous le feu des projecteurs. Elle monte la garde au-dessus de la vallée, doigt pointé, tel un phare sous les étoiles, rappel quotidien au fil des siècles.

Remontons le temps en marchant vers l'est, à l'opposé du porche d'entrée, au chevet de l'église.

Ce chevet date de la fin du XII^{ème} siècle, construit en style roman dans un beau granit rose taillé. Une avancée en demi-cercle, un peu plus récente, correspond à la chapelle de l'absidiole. Le mur est orné de colonnettes encastrées et de pilastres

(colonnes plates) à moulures, reliées par une frise de têtes grimaçantes plus ou moins usées.

Les ouvertures, longues et étroites comme des meurtrières, sont orientées vers le sud ou l'est (sauf une) et témoignent bien du rôle défensif de l'édifice.

A côté, la sacristie, reconstruite en 1845, donne sans doute une fausse note dans la symphonie de l'ensemble mais à l'époque, on fit de l'utilitaire : la sacristie était délabrée et l'étage servait de mairie... alors, quand le recteur décida d'en bâtir une autre au sud, le conseil municipal ne voulut pas céder le terrain. Résultat : le recteur et son vicaire quittèrent la paroisse ! Et Brélévenez se retrouva trois mois sans prêtre jusqu'à la nomination d'un nouveau recteur, l'aumônier du monastère Sainte-Anne de Lannion. La tension tomba, la querelle s'apaisa et la sacristie fut bâtie : malheureusement des fenêtres romanes furent rebouchées. De son côté, la commune se dota d'une mairie neuve...

Peppone et Dom Camillo en bonne intelligence...

● La façade sud

En revenant au chevet, vers le haut de l'escalier, on remarquera l'ossuaire en granit, du XV^{ème} siècle, qui vient de l'ancienne église paroissiale du Rusquet, adossé au mur de la chapelle sud. Au-dessus, une fenêtre a été murée quand on a installé le retable intérieur (XVII^{ème} siècle).

Sur le mur sud de cette même chapelle, une superbe verrière flamboyante, découverte dans le mur de la chapelle nord au moment de la reconstruction de la sacristie (1845) a été déplacée là à l'époque.

Dans l'angle de la chapelle, une tour massive (appelée la "tour de plomb" à cause de sa toiture) a servi autrefois de clocher et de tour de guet. Le connétable de



• La façade Sud et le chevet Est.

Clisson (XIV^{ème} siècle) estimait la position idéale au-dessus de Lannion : il l'utilisa comme tour d'observation. "C'était chez lui une manie" note l'abbé Bourdellès (1).

Tous les murs des bas-côtés, au nord comme au sud, présentent deux sortes de pierres : du granit rose taillé (comme pour le chevet), soubassement, et du schiste vert. Les différences de pierres

s'expliquent par l'histoire même de l'église : le bâtiment primitif était en granit, à l'appareillage soigné, mais par la suite des remaniements des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, imposés par le Duc de Bretagne pour détruire les fortifications qui avaient été mises en place par le Connétable de Clisson au cours de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1399), on a reconstruit la



• Colonnets et chapiteaux du porche roman (XII^{ème} siècle) en granit rose au grain buriné par le temps.

nef (murs en schiste) en conservant le plan primitif et les éléments de la construction qui étaient encore solides, comme l'attestent les blocs de granit !

Des contreforts soutiennent la poussée des voûtes, et des fenêtres ogivales éclairent l'église : la dernière datant de la fin de ces travaux si l'on se réfère au petit personnage en costume Renaissance qui lui sert de meneau.

•••••

• Le porche sud

Le porche roman date du XII^{ème} siècle, comme le chevet : des colonnettes et chapiteaux de granit rose au grain buriné par le temps, tout comme les deux têtes au relief effacé de part et d'autre du porche. La niche ronde du tympan triangulaire encadrait autrefois une statue de "Dieu Tout Puissant" ou "Trinitaire".

Au-dessus du porche, trois fortes colonnes furent montées en 1639. Leur présence, assez curieuse en cet endroit, pourrait être interprétée comme un signal, un symbole de la Trinité, ou peut-être, plus prosaïquement, ces trois masses ne sont-elles pas destinées à remplacer des contreforts qui auraient masqué le porche ? En tout cas, cet ensemble, porche, colonnes et clocher, impressionne... beaucoup de pellicules !

Face au porche, près du dernier palier de l'escalier, un solide socle sculpté d'époque Renaissance,



• Ce socle Renaissance servait de support au tronc des offrandes bardé de fer.

servait de support au tronc à offrandes, tronc bardé de fer. Sous l'if, près de l'ancien ossuaire du XV^{ème} siècle, une croix couramment datée de 1805 mais sa facture semble plus ancienne.

•••••



• Le porche Sud surmonté de trois colonnes.



• La nef. Certains piliers au fil du temps ont subi la poussée des bas-côtés.

Visite intérieure

• La nef et les bas-côtés

La nef, constituée de onze travées, est, comme le chœur, couverte en lambris peint qui repose sur des sablières sculptées de motifs géométriques et végétaux.

Dans la partie inférieure de la nef, la dernière restauration du lambris a permis de remettre en place des cerces de bois bicolores tels qu'on devait pouvoir les admirer au XVI^{ème} siècle.

Certains des gros piliers de la nef, qui datent du XII^{ème} siècle, sont inclinés vers le centre, suite à la poussée des bas-côtés qui, eux, sont voûtés. Le mur du faux triforium (XIV^{ème} siècle) aux fenêtres qui surplombent les arcades en tiers-point, ne subit



• Près de la porte du porche un imposant bénitier.

pas cette inclinaison, antérieure à la restauration.

Les bas-côtés nord et sud sont couverts d'une voûte en croisée d'ogives. Ils ont été refaits sur ordre du duc de Bretagne à partir de 1394 et les armoiries que l'on distingue sur certaines clefs de voûte (*celles de Roland de Coëtmen et de sa femme Jeanne de Penhoët sur l'une, celle de Thomas de Kérimel, mort en 1397, et de sa femme Thomine de Coëtmen sur une autre*), datent cette réfection à la fin du XIV^{ème} siècle.

Dans le mur sud, près de la porte



• Cette auge de granit, devenue bénitier incrusté dans le mur près du porche Sud, servait jadis de mesure à blé pour payer les revenus (prébendes) attachés à un titre ecclésiastique ou foncier.

du porche, un bénitier original attire l'attention : il s'agit d'un prebendarium taillé dans le granit, c'est-à-dire une mesure servant au paiement de certains droits (prébendes). L'inscription qu'il porte précise bien cette destination : "H (A) E (C) ME (N) SURA BLADI N (UN) QUAM PERI (TURA)". (Celle mesure de blé ne devra jamais être détruite). Sans doute vient-il du château du Cruguil où les comtes de Lannion

pouvaient percevoir des droits seigneuriaux. Sa contenance correspond bien à la mesure du boisseau de blé de Lannion.



• Le chœur

Il a été remanié au XVII^{ème} siècle pour y placer l'imposant retable baroque, commandé en 1660 à Olivier Martinet, de Laval, par le comte Pierre de Lannion et sa femme, dont on retrouve les armoiries au-dessus des deux niches. Ce retable a l'originalité, pour la région, d'être en marbre (quatre colonnes de marbre noir) et tuffeau. Le tableau central représente la descente de croix trinitaire (le Christ, mort, soutenu par Dieu le Père et surmonté de la colombe du Saint-Esprit), mais le retable est dédié à la Vierge, dont la statue orne la niche supérieure sous le vocable de Notre-Dame-des-Neiges (confusion vrai-semblable entre les deux termes bretons très voisins



• Le retable du chœur alliance du tuffeau et du marbre noir.



• Sous les croisées d'ogives du déambulatoire.

"neige" et "en haut" ?). De part et d'autre de l'autel, dans les niches, méditent un évêque et un ange gardien guidant un enfant.

•••••

• Le déambulatoire

En faisant le tour du maître-autel, on pénètre dans la partie la plus ancienne de l'église.

Le déambulatoire est recouvert d'une voûte en croisées d'ogives irrégulières. Du côté du chœur, les gros piliers sont surmontés de chapiteaux décorés de feuillage ; en face, les colonnes engagées dans le mur possèdent des chapiteaux aux décors plus variés : des motifs végétaux font place peu à peu à des têtes couronnées d'aspect très naïf. Les ouvertures, en arc cintré, soulignées d'un cordon de pierre, ont une large embrasure vers l'intérieur.

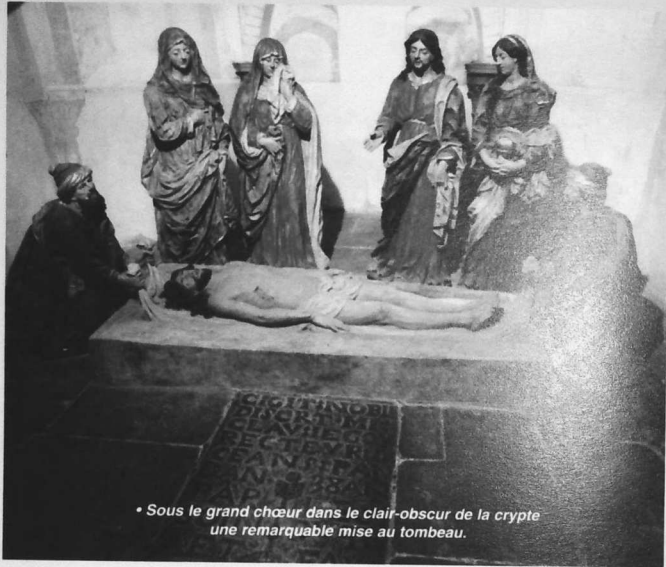
La chapelle absidiale est dédiée à sainte Marie-Madeleine et est couverte d'une voûte d'ogives à nervures multiples.

Au-dessus de la porte de la sacristie, un groupe sculpté polychrome, placé dans un double encadrement roman, représente l'Ascension : la Vierge, entourée de six apôtres, regardent vers le ciel où le Christ vient de s'élever.

•••••



• Au-dessus de la porte de la sacristie dans un double encadrement roman : la Vierge et six apôtres au jour de l'Ascension du Christ.



• Sous le grand chœur dans le clair-obscur de la crypte une remarquable mise au tombeau.

• Une remarquable mise au tombeau

Depuis la fin du Moyen Age, le culte de la Passion a donné naissance à une abondante production artistique, véritable catéchisme illustré ; peintures et sculptures, devenues célèbres ou restées anonymes, ont laissé des œuvres pleines de foi. Tableaux,

retables de cathédrales ou d'humbles chapelles en témoignent. On pense notamment aux nombreuses "Pieta", ces émouvantes Vierges de Pitié, et aux mises au tombeau (*une vingtaine en Bretagne*).

Sous le grand chœur de Brélévenez, quelques étroites marches permettent de descendre dans le clair-obscur de la crypte, une crypte creusée à la

fin du XII^{ème} siècle lors de la construction de l'église primitive, remaniée lors de travaux du chœur en 1809 par Mgr Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier. Si cette crypte en elle-même ne présente pas d'intérêt architectural particulier, elle abrite par contre une remarquable mise au tombeau.

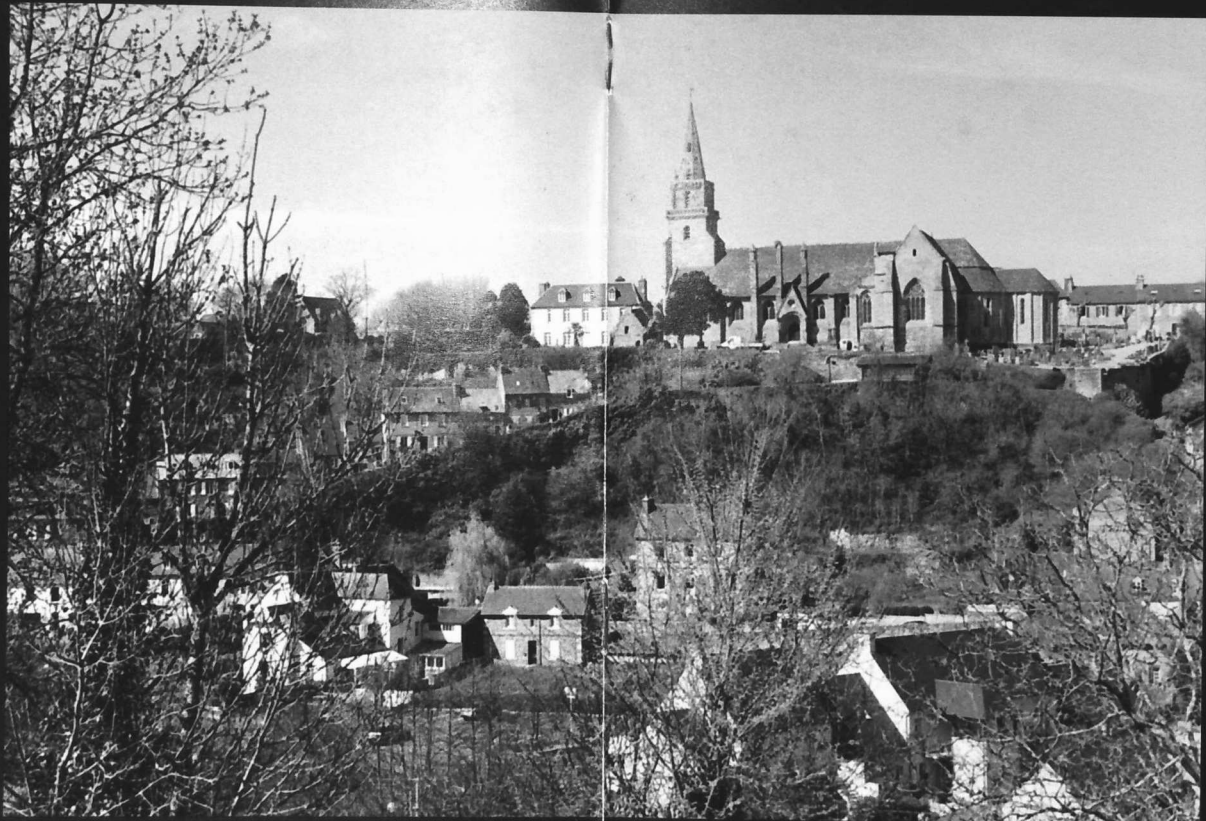
Ce groupe sculpté polychrome, grandeur nature, date du XVIII^{ème} siècle et provient de l'atelier Guérin, auteur notamment du Saint-Sépulchre de Saint-Gilles-Pligeaux et du mobilier (*tabernacle*) du maître-autel de Brélévenez (1707). La mise au tombeau est considérée comme l'une des plus belles de Bretagne. "La science des drapés et des physionomies témoigne de la parfaite maîtrise d'un matériau, la pierre calcaire, que les Guérin étaient parmi les rares artistes de Basse-Bretagne à travailler. Mais plus impressionnante encore est la profonde humanité qui émane du groupe" (2).

Dans cette scène, autour du



• Le site de Brélévenez

dominant la vallée du Stanco et Lannion





Christ gisant, la Vierge Marie, saint Jean, Marie-Madeleine, Marie-Salomé, et, à genoux, Nicodème et Joseph d'Arimatee.

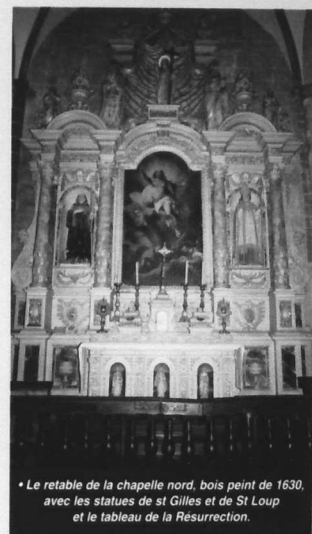
• Les chapelles latérales

Bien qu'ayant la forme générale d'une croix latine, l'église de Brélévenez ne possède pas de transept au sens exact du terme, car il n'y a pas de rupture dans la charpente et le lambris de la voûte entre la nef et le chœur. Il y a donc des chapelles latérales, commencées au XIII^{ème} siècle et agrandies au XIV^{ème}, elles sont couvertes de voûtes sur croisées d'ogives.

• La chapelle sud est dédiée à la Trinité, comme le précise le grand retable de bois sombre du XVII^{ème} siècle, offert par la corporation des tisserands ou "textiers" de Crec'h Tanet. Leurs navettes ornent les blasons au-

dessus de chacune des niches. Les tisserands, grâce à la duchesse Anne, avaient le privilège de prélever un droit fixe sur toutes les toiles vendues à Lannion, un secteur riche en teillages de lin pour la fabrication de voiles de bateaux notamment.

Un beau groupe sculpté de la Trinité surplombe le tableau central reproduisant la Pentecôte : la Vierge entourée des apôtres recevant les dons de la colombe du



• Le retable de la chapelle nord, bois peint de 1630, avec les statues de St Gilles et de St Loup et le tableau de la Resurrection.



• Le retable de la confrérie des Trépassés.

Saint-Esprit. A gauche et à droite, deux panneaux sculptés, plus anciens, représentent l'Adoration des Mages et la Présentation de Jésus au Temple. La grande verrière flamboyante éclaire abondamment cette chapelle.

• La chapelle nord est plus complexe, ceci par suite des modifications de l'architecture au fil des siècles ; fenêtre en plein cintre mais avec meneau du

XVIème siècle ; le grand retable en bois peint fut offert en 1630 par Gilles Le Borgne, seigneur de Goaz-Wen (*un manoir de Brélévenez*). Les deux niches principales abritent la statue de saint Gilles, le saint patron du donateur, et celle de saint Loup, cher à la dévotion populaire : on l'invoquait pour protéger les enfants de la peur. Au centre du retable, une belle peinture de la Résurrection.

Un autre petit retable (*lugubre !*) peint en noir, sans autel, est orné de têtes de mort et larmes d'argent... on le doit bien sûr à la confrérie des Trépassés qui récitait moult De profundis pour le salut des défunts.

Dans le pavage de cette chapelle, une pierre tombale armoriée marque l'emplacement où le comte Pierre de Lannion et son épouse, les généreux donateurs du retable central, ont été enterrés. Adossée à cette chapelle nord, la chapelle du Mont Carmel a été rajoutée au XVIIIème siècle : elle possède un autel de granit sur

monté d'un retable en stuc représentant la Vierge donnant le scapulaire à saint Dominique et sainte Catherine de Sienna.

Dans la même chapelle, une belle cuve des fonts baptismaux est ornée sur chaque face, de têtes d'anges sculptées et d'écussons martelés : elle date du XVème siècle et a été achetée 100 francs à la paroisse de Plestin-les-Grèves au 19ème siècle.

Une plaque de marbre fixée sur un pilier rappelle le souvenir de l'abbé Jacques Jan : il était vicaire à Brélévenez lors de la Révolution. Il refusa de prêter le serment républicain et se retira à Trébeurden chez son frère. Il fut arrêté en 1793, pendant la terreur, déporté sur les Pontons de Rochefort. Il y mourut de faim et de misère le 14 juillet 1794, "...quatorze jours avant Robespierre" note l'abbé Bourdellès (1907 - 1989), professeur à l'Institution Saint-Joseph.

Autre souvenir gravé dans le granit rose, celui des abbés Le Gall

et Lageat, deux jeunes prêtres non jureurs qui avaient trouvé cachette à Tréguier chez Mme Taupin, mère de cinq jeunes enfants. Ils furent arrêtés, traduits devant le tribunal révolutionnaire à Lannion au matin du 3 mai 1794, guillotins place du Marchallac'h à Lannion le jour même à 15 heures ; leur hôtesse montait à l'échafaud le lendemain à Tréguier. Les deux abbés furent enterrés au cimetière de St-Nicolas. En 1853, les restes furent déposés dans la chapelle de la Retraite (Crec'h Avel) puis, le 21 janvier 1996, le coffret des reliques était transféré en l'église de Brélévenez.

•••••



• *Ecce Homo, bois polychrome.*

Le mobilier

• Du lutrin à la tribune, du bel ouvrage

La chaire et le lutrin sont du XVIII^{ème} siècle, œuvres de l'atelier Guérin. Dans les panneaux de la chaire, les quatre évangélistes avec leurs emblèmes : saint Jean (*aigle*), saint Luc (*taureau*), saint Marc (lion) et Saint Mathieu (*homme ailé*). Dans le panneau soutenant l'abat-voix, la Vierge et l'Enfant Jésus, la colombe symbolisant le Saint-Esprit, l'ange du Jugement tenant sa trompette et la couronne des élus... tout un ensemble constituant un vrai sermon !

On remarquera l'Ecce Homo, émouvant Christ couronné d'épines, très belle statue en bois

polychrome, œuvre du XII^{ème} ou du XV^{ème} siècle.

Les pierres tombales qui sont fixées contre le mur nord des bas-côtés ont été retrouvées en 1845 à l'emplacement de la sacristie. L'une est décorée d'une épée dont le pommeau porte la croix de Malte, l'autre représente également une épée avec un pommeau en croix dont chaque branche se divise en trois ; ne serait-ce pas le signe de l'ordre des Trinitaires qui a peut-être bâti ou restauré l'église de Brélévenez ? On retrouve également sur cette pierre une équerre, un marteau, symboles vraisemblables d'un maître d'œuvre.

Le remarquable chemin de croix, le pourtour du chœur avec ses fines statuettes (les apôtres et douze saints renommés en Bretagne), l'élégante tribune et le buffet d'orgue, tout cet ensemble de bois ouvragé provient de l'atelier de Philippe Le Merer (1830-1890) de Brélévenez. Artiste ébéniste et

sculpteur, homme de foi dont on admire les œuvres dans plusieurs églises de son Trégor natal. Il savait allier son style en harmonie avec la beauté ambiante.

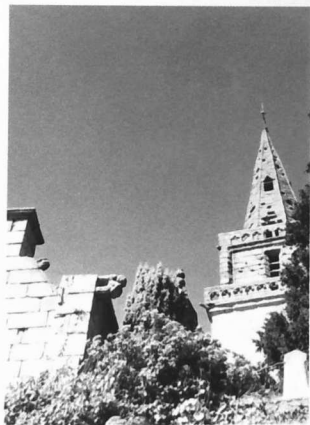
•••••

• L'orgue

L'orgue actuel a été construit en 1862, par Jules Heyer. Cet artisan d'origine silésienne s'était perfectionné auprès du célèbre facteur français Aristide Cavaillé-Coll et s'était établi à Quimper après son mariage. Il restaura et construisit plusieurs orgues renommés en Bretagne. L'orgue entièrement neuf de Brélévenez, comprenait 15 jeux répartis sur deux claviers de 54 notes et un pédalier de 25 notes ; il remplaçait un instrument mécanique "à cylindres et à 32 touches" acheté à Paris en 1826 qui ne correspondait sans doute pas réellement aux besoins du culte... Au XVIII^{ème} siècle, il y avait déjà un orgue qui fut souvent remanié,

notamment par l'organiste, un moine augustin de Lannion. Cet instrument avait subi finalement, outre l'usure du temps, les assauts des sbires de la Révolution qui le démantelèrent pour récupérer les pièces métalliques et bien sûr les tuyaux, envoyés à la fonderie. L'orgue de 1862, restauré et agrandi en 1980 par le facteur Jean Renaud, de Nantes, a retrouvé toute son âme. Aux cérémonies paroissiales comme au festival d'été, chacun peut apprécier la gamme de ses qualités et notamment sa touche romantique.

•••••



• L'orgue, construit par Heyer en 1862, a été restauré en 1980. La tribune fut ouvragée par Philippe Le Merer, de Brélévenez*.



• Le chemin de Croix œuvre de Philippe Le Merer (1830-1890)

• Petites fugues autour de l'orgue...

Ce regard sur la tribune et sur l'orgue nous emmène aussi dans les coulisses... Autrefois, la soufflerie de l'orgue était actionnée à la main et, ici comme ailleurs, n'était pas

"souffleur" qui voulait ! C'était presque un grade ou tout au moins, un petit emploi épicé d'un brin de fierté.

A Brélévenez, au XVIIIème siècle, c'était l'apanage de la famille Gaudin ; mais en 1770, le gendre Gaudin fut congédié, car comme certains autres membres de sa famille, il laissait "les enfants souffler en leur lieu et place quoiqu'ils ne sachent pas le faire, ce qui casse et rompt les soufflets". Alors ce fut la famille Le Tensorer qui succéda aux Gaudin.

Les histoires d'organistes ne manquent pas.

Par exemple, quand Pierre Courtin, le titulaire, lâcha le clavier de Brélévenez, préférant aller jouer dans la paroisse voisine de Saint-Jean du Baly, il fallut recruter un organiste à Plougasnou : Guillaume Branellec qui assura la fonction pendant quatre ans, jusqu'en 1742. A cette date, on le pria de partir car Jean Cadiou venait d'offrir une coquette somme pour réparer l'orgue mais "à condition que son fils soit orga-



niste" ! Le pauvre Branellec ne put que ramasser ses partitions... Les vieux registres paroissiaux où les recteurs successifs consignaient l'actualité, fourmillent de détails sur les frais d'intendance : les achats de cierges chez Le Forestier, de "cordes en bon lin pour les cloches". On note aussi que l'organiste devait avoir une vie irréprochable et qu'il devait "ne laisser entrer dans la chambre de l'orgue, que les personnes nécessaires". Il n'avait pas le droit de jouer d'airs profanes et par contre, on lui deman-

dait de "connaître par cœur le déroulement de l'office"; c'était la moindre des choses !

.....





• La chaire (XVIIIème siècle) un ensemble de sculptures de l'atelier Guérin.

• Quand le sacristain s'en mêle...

Si les vieilles pierres de Brélévenez pouvaient parler, elles susurreraient bien des histoires. Les feuillets jaunis en gardent un bon répertoire, histoires de sacristains et de sonneurs de cloches pour l'Angelus et les fêtes carillonnées. On apprend ainsi

qu'au XVIIIème siècle, Guillaume Ollivier, le bedeau, touchait "douze livres par an, plus le prix des petits pains chauds qu'il fournit le dimanche. Ajoutons une quête au blé dans la paroisse et le logement au convenant hôtel des vicaires, au pied de l'escalier de "Pors an Park". En d'autres temps, le sacristain devait loger dans la sacristie pour assurer la garde de nuit... Il ne faisait pas fortune et exerçait par ailleurs d'autres "petits boulots".

A une certaine époque, le conseil de paroisse exigeait qu'il ne soit pas célibataire, et tout nouveau sacristain avait un mois de délai pour se marier ! Il s'engageait aussi à balayer l'église "le samedi, le lundi et lendemain de fête". En outre, il devait aussi "faire le catéchisme, le dimanche et les jours ouvrables fixés par l'évêque".

Quant aux carillonneurs, le recteur de 1766 dut mettre au pas Jean Guilloury, le sonneur de glas : selon la considération et

l'estime que la population portait au défunt, l'ami Jean sonnait le glas de diverses façons ; il avait son code personnel et le coup de main ad hoc ! Le recteur lui reprocha aussi de porter la grande croix d'argent de procession au chevet de tous les morts, et ceci gratuitement.

Alors le recteur et le conseil de fabrique (gestion de la paroisse) fixèrent le service à 30 sols. (A l'époque, un maître artisan recevait 15 sols pour une journée de travail).

Mais ne quittons pas le sanctuaire sans saluer la mémoire d'une étonnante paroissienne : près du porche latéral, face à Lannion, une stèle porte sa photographie. Il s'agit de Gabrielle Le Yaudet, fille d'un pêcheur des bords du Léguer, la rivière de Lannion. Elle alla à pied de Lannion à Rome.

Cette fervente mystique qui ne parlait que le breton fut reçue par le Pape Pie IX. Quelque temps après son retour, elle reprit la route Lannion-Jérusalem à pied.



• Cenotaphe élevé à la mémoire de Gabrielle Le Yaudet qui s'en alla à pied de Lannion à Jérusalem.

Au printemps 1881, on la retrouve, vivant en ermite, sur le Mont des Oliviers. Le 5 juillet 1882, elle décéda là-bas. Les religieuses de Sion l'inhumèrent, revêtue du costume de son Trégor natal.

"Avez-vous, quelque fois, calme et silencieux
Monté sur la montagne en présence des cieux..."

Kenavo Brélévenez, hâvre de paix, tu convies
à la réflexion, sous l'arcature variée de tes
voûtes où défilent des générations. La douce
patine de tes murs montés avec foi, pierre
par pierre, le chant de tes orgues ne laissent
personne indifférent.

Kenavo. Au revoir, Mont de la Joie.

Louis Claude Duchesne - Avril 2001

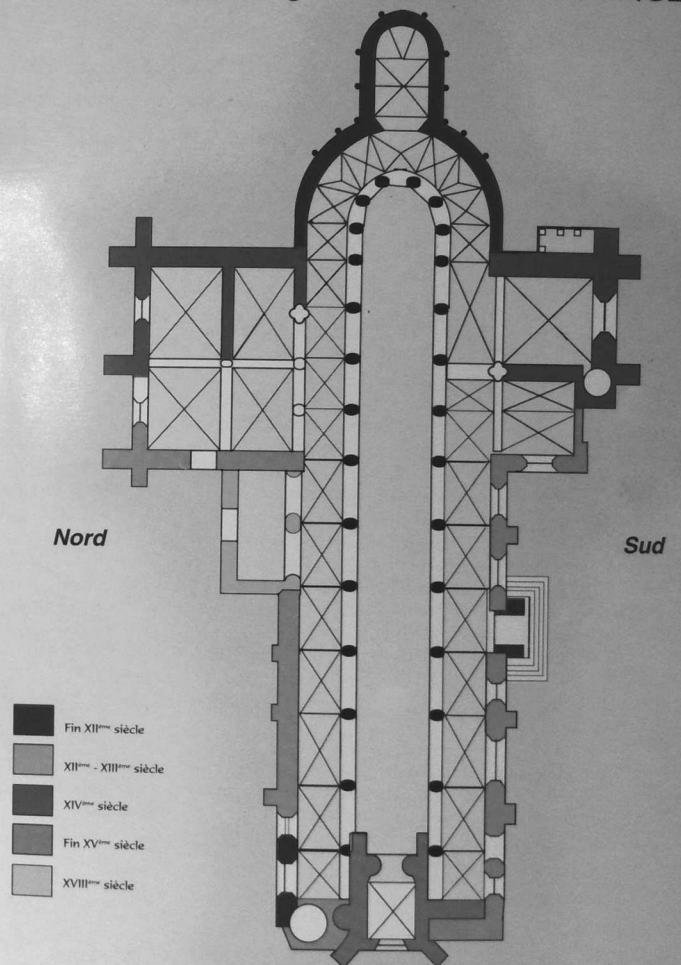
Bibliographie

- "Le Trégor historique et monumental" de Pierre Barbier. Ed. Les Presses bretonnes. Saint-Brieuc, 1960.
- "Dictionnaire historique et géographique de la Province de Bretagne". OGEE. Rennes. 1853.
- "Les Côtes-du-Nord, tome 4, arrondissement de Lannion" de Benjamin Jollivet. Imprimerie Rouquette. Guingamp. 1859.
- "Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier" de René Couffon. Ed. Les Presses bretonnes. Saint Brieuc, 1939.
- "La Bretagne romane" de Louise-Marie Tillet. Collection Zodiaque, 1982.
- "Retables baroques de Bretagne" d'Annick Pardhaille-Galabrun, Victor Tapie, Jean-Paul Le Flem. Publications de la Sorbonne, série "Etudes", tome 2. PUF, 1972.
- "Les retables bretons" de Yannick Pelletier. Editions Ouest France, 1984.
- "Actes du Congrès archéologique de France, 1949, article de Léon Dubreuil". Société Archéologique française Paris. 1950.
- "Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, 1964 : visite annuelle de la Société" par René Couffon.
- Archives départementales de Saint-Brieuc. Séries E 2283. 20 G 63. V 947. 6 L 110.

(1) Petit guide de Brélévenez des abbés Pierre Bourdellès et Geffroy.

(2) Légende de la vie autour de la Mort, Iconographie de la mise au tombeau en Bretagne de Ph. Bonnet et C. Chapalain, Edition Coop Breiz 2000.

Plan de l'église de Brélévenez



- Fin XII^{ème} siècle
- XII^{ème} - XIII^{ème} siècle
- XIV^{ème} siècle
- Fin XV^{ème} siècle
- XVIII^{ème} siècle

Notes : L'église de la Sainte Trinité à Brélévenez est évidemment classée monument historique. Elle a été restaurée intérieurement et extérieurement en plusieurs tranches dans les années 1980-90 grâce au soutien de l'Etat, des collectivités locales et de la ville de Lannion.

Kenavo ! Brélévenez...

Prix : 30 F

5€

édité par l'association des amis du patrimoine religieux de Brélévenez.